

crapaud, elle disait ces mots singuliers : « Oh ! PHILIPPE ! si je te tenais, je t'en ferais autant. »

Ici, une parenthèse pour inclure une note de Michelet :

« Cette appellation de Philippe, donnée au crapaud sacrifié, viendrait, d'après plusieurs auteurs, du nom odieux du roi qui nous donna les cent années des guerres anglaises, qui, à Crécy, commença nos défaites et nous valut la première invasion. Après une longue paix, fort peu interrompue, la guerre fut d'autant plus horrible au peuple. Philippe de Valois, auteur de cette guerre sans fin, fut maudit, et laissa peut-être dans ce rituel populaire une durable malédiction. »

Eh bien, mes chers collègues, ne vous semble-t-il pas, comme à moi, qu'il y a un rapport étrange de similitude, entre la description historique de Michelet et le cadre qui entoure le monument mégalithique sur lequel j'ai appelé votre attention, le nom qu'il porte, les traditions populaires et anciennes qui s'y rattachent ? Et ne trouvez-vous pas vraisemblable que, de sa destination probable, dérive ce nom caractéristique de Pierre Philippe ? Et vous paraîtrait-il hors de propos de vous ajouter que le bois y attenant et s'étendant sur le versant opposé s'appelle « Bois de Juy ou des Juifs » ?

Nul doute que ce monument rudimentaire ne soit une pierre celtique, c'est-à-dire antérieure de quinze ou vingt siècles aux événements décrits par Michelet. Mais ce vocable de Philippe ne remonte pas à une époque où notre langue n'était pas formée ; il est beaucoup plus probable qu'il a été créé au Moyen Age, dans la période qui a vu s'accomplir ces pratiques mystérieuses et symboliques des sabbats et de la messe noire. Et encore une fois, j'incline fortement à croire que la destination de la pierre a servi à la baptiser, alors, du nom qui lui est resté.

Au docteur Brassart, succéda M. le colonel Lecer, Président de la Société archéologique de Soissons,

qui nous lut l'opinion exprimée par M. l'abbé Hivet, sur l'étymologie du nom de Clouïse donné à l'immense grès, opinion insérée tout au long dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1903-1904, et que son auteur a bien voulu nous autoriser à reproduire ici :

La pierre Clouïse, située près d'Haramont, et objet de bien des légendes, a excité la sagacité de nombre de chercheurs, sans obtenir de leur part une explication plausible

Pour avoir le vrai sens du mot *Clouïse*, il faudrait sans doute bien examiner la *situation* de la pierre sans parti pris et sans attacher trop d'importance aux légendes fantastiques la concernant.

Ce monolithe, ce grès immense qui a environ cent mètres de superficie, serait vraisemblablement une roche erratique amenée, par la suite des temps, au lieu où elle se trouve par les alluvions, aidées de la déclivité et de la mobilité du sol sablonneux.

Comme elle est couchée sur une pente, tandis que ses petites sœurs sont dans une position horizontale, elle a dû recevoir pour cela le nom de *petra clivosa*, c'est-à-dire *pierre qui s'élève en pente*.

(*Clivosa* vient du latin *clivus*, *pente*, et a du rapport avec le grec *klinein*, *pencher*.)

Si l'on examine maintenant la forme du mot, voici comment on peut en expliquer les transformations successives :

*Clivosa* a été, par la suppression du *v* médian, syncopé d'après les règles élémentaires étymologiques en *Cliosa*, comme pavonem en paon, pavorem en peur, aviolum en aïeul, etc. *Cliosa*, à son tour, est par métathèse de voyelles devenu *Cloïsa*, changement un peu analogue à celui de premier venant de primarium, aiguière de aquaria, gloire de gloria, etc.

De la sorte tout paraît justifié dans Clouïse, et le *sens* et

la *forme*, et les exigeants les plus difficiles en fait d'étymologie pourront sans doute se déclarer satisfaits.

Les Sociétaires présents prennent bonne note de cette opinion tout au moins vraisemblable, puis M. Castellant, Vice-Président actif, clôture la série des communications et travaux par la haute étude philosophique qui va suivre :

MESDAMES, MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

Quelques-uns de nous, en leur qualité de Membres du Bureau de la Société Cotterézienne d'archéologie et d'histoire, avaient eu, en nos deux dernières séances, le plaisir et l'avantage de prendre connaissance du travail de M. Delinge, le zélé conservateur du Musée Alexandre-Dumas, sur la *Pierre Clouïse*, et celui de M. Brassart, notre distingué Président d'honneur, sur la *Pierre Flippe*, exposant les hypothèses les plus plausibles sur leur formation géologique, leur surgissement à la surface du sol, les usages culturels auxquels elles furent consacrées à l'époque druidique et consignnant les légendes du Moyen Age qui les concernent et dont la tradition orale s'est transmise de bouche en bouche jusqu'à notre époque

Ce travail, par son objet propre et la méthode avec laquelle il a été fait, nous a beaucoup intéressés et nous avons décidé, séance tenante, d'abord de vous en donner communication au cours de cette excursion et ensuite d'en assurer la conservation en l'insérant textuellement dans le prochain et troisième Bulletin annuel de notre Société.

Et je crois que nous avons bien fait de prendre ces décisions, qui fixent des souvenirs qu'il est aussi opportun qu'intéressant de ne pas laisser s'évanouir dans l'oubli.

Nous vivons à une époque où tant de préoccupations, quelques-unes vitales, je l'avoue, mais accompagnées, hélas ! de tant d'autres qui ne sont que futiles ou même dangereusement trompeuses, parce qu'illusoires, tendent

à rompre notre nécessaire et salutaire communion intellectuelle et morale avec l'âme des ancêtres, qu'il est bon de reforger les anneaux manquants de la chaîne de nos traditions dont la continuité est la plus solide garantie du progrès, dont chaque pas, pour être assuré, doit être la suite du pas précédent. (Ceci est, à proprement parler, la méthode de l'expérience.)

Cette recherche systématique et constante du fait naturel d'abord, et ensuite du document humain, ce respect quasi religieux des choses du passé, mais non exclusif d'un jugement raisonné et libre, ce soin à recueillir les miettes de l'histoire locale dont est faite l'histoire nationale, et enfin l'histoire de la nature et de l'humanité terrestre, est bien l'objet propre de nos sociétés, et leur plus essentielle raison d'être, puisqu'en dernière analyse, ce ne peut être qu'au moyen des déductions logiques, tirées de cet immense ensemble de renseignements rigoureusement documentaires, que le penseur sagace peut sûrement porter le regard sur les âges accumulés, l'historien en reconstituer la physionomie vraie et le législateur marcher d'un pas assuré dans la voie du vrai progrès humain et social.

Il faut partir de cette vérité, devenue banale à force d'être évidente en elle-même : qu'il n'y a pas d'effet sans cause et que, par conséquent, l'avenir sera la conséquence du présent, comme le présent est la conséquence du passé. Vouloir intervertir cet ordre, c'est travailler contre l'ordre et pour la souffrance qui en est l'inévitable sanction.

Malgré la manie des dirigeants de cette époque, qui est de vouloir, en toutes choses, faire table rase pour construire en l'air et dans le vide, il n'en reste pas moins vrai que, dans le triple domaine physique, intellectuel et moral, le germe, ou, pour mieux dire, la cause des choses est incréée, éternelle, universelle et absolue, et que c'est en vain que nous nous agitions et nous démenons, si nos efforts, si nos labeurs ne sont en scientifique et intelligente collaboration avec la nature. C'est là une vérité

d'expérience que, heureusement pour nos estomacs, les travailleurs de la terre connaissent et respectent mieux que les utopistes de la politique.

Le passé trouve, au moins dans son ensemble, son explication avec sa cause véritable dans les conditions astronomiques ou cosmiques, où la vie a dû surgir à la surface de ce globe, monter et s'épanouir par le perfectionnement graduel des organismes qu'elle crée ; en sorte que, d'un bout à l'autre des siècles, nos lumières comme nos ténèbres, nos vérités comme nos erreurs, nos vertus comme nos vices, nos bonheurs comme nos souffrances, nous sont venus selon que nous avons vécu en harmonie avec les lois créées de la nature ou que nous nous en sommes écartés.

La vie, d'abord purement élémentaire et mécanique, monte peu à peu et d'instinct à la conscience d'elle-même, et ce n'est qu'arrivée à l'échelon humain qu'elle peut devenir méritante ou démeritante, en proportion de sa raison et de sa liberté en voie de croissance, en sorte que ce n'est qu'avec l'accumulation des âges et l'indéfinie succession des siècles, qu'il devient pleinement vrai de dire que l'homme est le fils de ses œuvres et l'artisan responsable de ses destinées, par l'usage qu'il fait librement des facultés à lui départies par la Nature.

Généralement parlant, on peut dire que le bien ou le mal, c'est-à-dire la justice ou l'injustice des actes humains, surtout de ceux qui commandent un effort de volonté, sont le fruit ordinaire de l'idée que l'homme se fait de son origine et de ses destinées. Il juge avec raison que s'il n'y a, dans le monde, que des forces aveugles et fatales se surmontant les unes les autres selon leur degré d'énergie, le désintéressement n'est qu'une sottise et la vertu une chimère, une duperie. Si, au contraire, il est persuadé que la loi morale que lui clame sa conscience existe réellement, qu'elle a un législateur : l'auteur des choses, et une sanction d'outre-tombe, qu'elle est la condition du progrès dans l'immortalité, de l'ascension dans la splendeur d'un idéal de perfection indéfinie,

alors la justice, la bonté, la pitié, la commisération, le dévouement à autrui, le respect de soi-même et des autres lui deviennent d'autant plus faciles et doux qu'il en attend une moisson de bonheur dont les satisfactions de la conscience lui donnent une sorte d'avant-goût en deçà même du tombeau.

Or, toutes les légendes préhistoriques, jointes à l'ensemble concordant des leçons de l'histoire et de celles des philosophies, tendent à prouver que cette foi est contemporaine de l'humanité, qu'elle lui est innée et que, si elle n'a pas, d'un bout des siècles à l'autre, produit les fruits de raison, de bonté, d'union fraternelle et de bonheur dont elle contient les meilleurs motifs, cela tient à ce qu'elle a été paralysée par des erreurs partielles qui sont venues la sectionner, la dénaturer et, par ainsi, détruire en grande partie son action bienfaisante. Et c'est ainsi, déjà obscurcie et mélangée, que nous la trouvons dans les plus vieilles Bibles de l'humanité. Quelques-unes cependant sont longtemps restées pures de tout alliage de superstition et de fétichisme et, en celles-ci, quelle sagesse anticipée ! quelle puissante intuition des doctrines les plus rationnelles ! Voici un passage du Sama-Véda qui, du fond des âges, réagit déjà contre toutes les religions en faveur de la Religion : « Hors le seul Dieu (âme de la nature), il n'y a pas d'autres dieux. A faire un sacrifice à Brahma ou à Mahaveda, il y a folie. Brahma, Mahaveda et tous les autres dieux ne furent autre chose que des hommes, et pourquoi donc les appellerais-tu dieux ? »

— « Ceux qui sont ignoramment dévoués aux seules cérémonies du culte, dit encore le Véda, sont tombés dans d'épaisses et ténébreuses superstitions. » Et des siècles plus tard, au pays de Judée, Jésus de Nazareth donna une leçon de rationalisme aussi épuré lorsqu'il prédit à la Samaritaine qu'un jour viendrait où, par toute la terre, on adorerait l'Être Suprême *en esprit et en vérité.* »

On a souvent dit et répété que l'Égypte antique fut la patrie du dogme salubre et consolateur de l'immortalité. Eh bien, il faut constater à l'honneur de notre race et à

l'aide des puissantes études faites depuis quatre-vingts ans environ sur nos origines nationales que cela est encore plus vrai de la Gaule que de l'Égypte, et c'est ce qu'a solidement démontré notre illustre compatriote, l'historien Henri Martin. Vainement, quelques quarts de savants ont-ils tenté de contester l'authenticité des *Triades bardiques* découvertes au siècle dernier ; elles n'en sont pas moins le chant de l'âme gauloise, l'expression concise des doctrines druidiques émanées des profondeurs du génie de notre race. Les *Triades bardiques* expliquent le symbolisme des monuments druidiques appelés Cromlech, figurant le cercle de toute existence, spirale immense se développant dans le double abîme du temps et de l'espace. L'amour du vrai et du juste, l'indomptable courage, le mépris de la mort, voilà quels furent les caractères distinctifs de la sainte Gaule et dont la source abondante, profonde et pure ne fut autre que son ardente foi en l'immortalité. Et c'est cette source qui, jamais tarie, n'a cessé de couler en fleuve impétueux tout le long de notre histoire, empêchant ainsi de s'établir la prescription du faux droit de conquête, que la conquête vint de Rome ou des bords du Rhin, qu'elle fût payenne ou chrétienne, qu'elle fût le résultat d'une savante et forte organisation militaire ou celui de la ruse sacerdotale. L'inlassable résistance de la Gaule, sa protestation quatorze fois séculaire contre l'Église ultramontaine aboutit un jour au fait culminant de l'histoire humaine, je veux dire à la Révolution qui, en 89, détruisit la féodalité et en 92 la monarchie, l'une et l'autre importées en Gaule par la conquête, c'est-à-dire par l'élément étranger.

Et c'est ainsi que la Révolution fut la revanche justicière, éclatante, terrible, bienfaisante et complète de la Gaule, son retour triomphal au berceau maternel de sa pure et sainte enfance.

MESDAMES, MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

Bien que j'aie peut-être déjà un peu trop abusé de votre bienveillante et condescendante patience, j'avoue que je

ne puis résister à la tentation d'ajouter encore un mot, mais celui-ci, bien propre, selon moi, à confirmer, en les éclairant d'une lumière intense, les vues philosophiques que je viens d'esquisser à propos de cette excursion à la Pierre Clouïse et à la perspective que M. le Docteur Brassart nous a donnée du menhir Flipe. Si, au lieu de nous trouver en ce moment à l'orée un peu broussailleuse de notre belle forêt, nous nous trouvions sur un des points culminants ou, simplement, ici, tout près, dans la plaine de Largny, nous apercevions, perçant le ciel à l'horizon, la flèche de Saint-Thomas de Crépy, surmontant des ruines magnifiques qui, comme celles de Saint-Jean-des-Vignes de Soissons, sont les restes d'une basilique aujourd'hui disparue, et datant de la même époque de pleine floraison gothique. Or, et c'est à cela que j'en voulais venir, sur le tympan de la porte centrale de Saint-Thomas de Crépy, aujourd'hui encore, on peut lire très facilement une inscription qui y fut, non pas gravée dans la pierre, mais simplement et hâtivement peinte il y a 113 ans, comme d'ailleurs au frontispice des 40,000 autres édifices religieux de la France. Circonstance intéressante : celle-ci est vraisemblablement la seule qui ait survécu aux tourmentes politiques de tout un siècle et aux influences encore plus sûrement destructrices des intempéries atmosphériques. En voici la transcription exactement littérale :

« *Le Peuple français reconnaît l'existence de l'Être Suprême et l'immortalité de l'âme.* »

Et la même année, le 20 prairial an II, quatorze cent mille Français se rendaient spontanément au Champ de Mars de Paris pour célébrer, avec la Convention nationale, la Fête de l'Être Suprême « en présence et sous les auspices » duquel, dès le début de la Révolution, les *Droits de l'homme* avaient été reconnus, formulés, proclamés. Et cette philosophie si manifestement identique à celle des *Triades bardiques* qui, pendant tout l'âge druidique, avait été enseignée du haut des dolmens et avait retenti sous les voûtes de nos antiques forêts gauloises, cette philosophie



qui donne un Législateur et une sanction d'outre-tombe à la morale fut, de son premier à son dernier jour, celle de la Révolution, celle au moyen de laquelle elle voulut opérer son œuvre grandiose de régénération humaine et sociale, celle qu'elle voulut donner comme base fondamentale à l'édifice de vérité et de justice qu'elle tenta d'édifier pour l'honneur et le bonheur de l'avenir. Ce ne fut donc pas seulement par la destruction de la féodalité et de la monarchie, violemment implantées sur le sol gaulois par ses envahisseurs, que la Révolution a été la revanche de la Gaule, ça été aussi et surtout par le triomphe de ses doctrines philosophiques et le retour de la nation à sa religion primitive qui est la Religion Naturelle.

Lamentable malheur, suprême tristesse ! par suite d'événements à jamais déplorables et dont l'histoire est celle du siècle passé, voici que, la Gaule ayant reperdu une partie du terrain reconquis, nous oscillons de nouveau et douloureusement entre les saintes et nobles inspirations de notre génie national, le génie de notre race primitive et les hideux appétits de domination et d'exploitation des héritiers de nos envahisseurs d'outre Rhin et d'outre monts. Des deux forces ennemies en présence, celle qui, par sa mentalité et ses appétits inférieurs, n'est ni d'ici ni des nôtres, fait appel tantôt au fétichisme des plus grossiers anthropoïdes, tantôt aux négations du matérialisme le plus inintelléctuel et le plus anti-scientifique, allant même jusqu'à se vanter d'éteindre les lumières du ciel et à proclamer qu'il n'y a pour l'homme de bonheur que les jouissances des sens... Mais ici, Mesdames, Messieurs et chers Collègues, je m'arrête net parce que je sens très bien qu'un pas de plus me ferait mettre le pied sur le terrain maudit de la politique contingente, ce que, sagement, nous nous interdisons de faire en chacune de nos studieuses et pacifiques sociétés. D'ailleurs, la bonne cause du progrès social par le progrès moral, de la liberté par la justice, de la justice par la vérité, le meilleur moyen que nous ayons de la servir, c'est encore de continuer à faire ce que nous faisons, en recherchant dans le passé et en faisant connaître

à nos contemporains les lois de la nature, les faits de l'histoire humaine propres à manifester toute vérité quelle qu'elle soit, et par ainsi, à éclairer la marche de l'humanité dans le présent et dans l'avenir

« Ainsi que vous le savez, messieurs et chers collègues, la haute étude de notre érudit et dévoué vice-président, M. Castellant, clôturait la série des communications et travaux de cette féconde et délicieuse journée.

« A quatre heures, nous reprenions le chemin de Villers-Cotterêts où — bien à regrets — avait lieu la séparation.

« Bientôt nos aimables invités de Château-Thierry, Laon et Soissons nous quittaient, laissant parmi nous non seulement le précieux souvenir de quelques trop courtes heures passées en bonne et savante Compagnie, mais aussi celui d'une journée où l'utile et l'agréable avaient constamment marché de pair.

« Il ne nous reste plus, messieurs et chers collègues, qu'à soumettre à votre approbation le modeste compte rendu que nous venons d'avoir l'honneur de vous lire et à vous demander pour lui l'insertion au Bulletin de notre Société si, toutefois, vous l'en jugez digne. »

A l'unanimité, l'assemblée décide que le compte rendu présenté par M. Ernest Roch, secrétaire, sera littéralement inséré dans le *Bulletin de la Société Historique régionale*.

Et la séance est levée à cinq heures.

---